

CONTRIBUTION À UN RASSEMBLEMENT DU SYNDICALISME RÉVOLUTIONNAIRE...

Les salaires bloqués, les libertés restreintes, les avantages acquis attaqués par le biais de l'intérêt général, l'évolution lente mais continue de la classe ouvrière stoppée, l'Eglise réintroduite dans l'Etat, l'armée menaçante et aux ordres d'un bonapartisme imbécile, le patronat ébloui par la «*divine surprise*» et pourtant insatiable, voici, dépouillées de toute littérature, les constatations que peut faire l'homme de la rue, les soirs de paye, alors qu'à peine touché l'argent fuit, emportant les espoirs sur lesquels il a bâti son mois, son année, sa vie!

Mais l'agression de l'appareil d'Etat aux mains des classes dirigeantes ne menace pas seulement les conditions d'existence des travailleurs des usines, des bureaux, et des champs; elle s'attaque à leurs organisations syndicales mises en place par des générations de prolétaires et qui, dans les moments difficiles, ont réussi à maintenir les avantages conquis et parfois à en arracher d'autres. Réquisitions, interdictions, intimidations, chantages, sont, pour l'instant, les moyens les plus souvent employés par l'appareil de coercition qui, dans le silence, forme l'arme singulièrement plus efficace qui maintiendra les foules dans la coulée ménagée pour que se déverse leur colère, sans éclabousser l'essentiel!

On pourrait noircir une rame de papier pour analyser une situation qui s'est dégradée sans violences excessives, dans l'indifférence de ces foules préoccupées à ne trier dans les événements que ce qui rassure. Nous nous en dispenserons. Nous avons la certitude qu'aujourd'hui les yeux commencent à s'ouvrir et que rien n'est plus éloquent, plus clair, plus facilement assimilé que ces constatations dépouillées des pourquoi et des parce que. Nous avons la certitude que les faits sont profondément ressentis par les travailleurs éberlués par la vitesse de rotation des événements, consternés par l'apparente facilité de cette régression, avec une stupeur qui, le passé nous l'enseigne, est le prélude aux colères somptueuses des masses, qui sont le moteur de l'histoire.

L'inquiétude perce sous la somnolence apparente, l'employé, le paysan se tournent vers leur organisation syndicale et ils la voient!

Depuis une trentaine d'années, avec des succès divers, elle assure le contrepois dans les luttes ou les classes continuent à s'affronter. Elle est devenue un état dans l'Etat, elle s'est identifiée à un régime dont elle a été le régulateur. La pratique des luttes l'a rodée. Aux yeux de ceux qui ne lui demandaient que cela, elle a été efficace! Mais ce régime a disparu; quelque chose de plus dur est né qui est seulement en gestation, qui a un caractère «*révolutionnaire*», et l'organisation des jours passés semble à tous singulièrement inadaptée pour faire face aux dangers qui se précisent!

Morcellée en clans dominés par des formations politiques, ces clans eux-mêmes divisés par des rivalités personnelles, des intérêts corporatifs, des ambitions inavouées, effrayée par les mouvements d'un monde qui se rue vers un horizon enrobé de merveilleux à une cadence jusqu'alors inconnue, l'organisation syndicale dans son ensemble, et quelles que soient les initiales dont elle se pare, ne lutte plus que pour conserver un acquis qui conditionne ses habitudes sans vouloir se risquer dans les luttes. Elle est devenue une force conservatrice incapable de se jeter dans le courant de l'histoire pour orienter les efforts du monde du travail.

Une organisation se juge à ses résultats. Le bilan de l'organisation syndicale est négatif en ce sens qu'elle n'a pu freiner l'attaque contre les conditions d'existence et les libertés des travailleurs. Son immobilisme contre nature la voue à l'intégration dans l'appareil d'Etat ou à la disparition.

Gardons-nous d'ailleurs des images d'Epinal! Pas plus qu'elle n'a justifié nos enthousiasmes délirants et rétrospectifs, elle ne mérite les critiques outrageantes dont certains l'abreuvent. Elle fut l'organisation d'une époque et cette époque dont elle a adouci les rigueurs lui a légué ses vices! La bureaucratie, les clans politiques, les routines, tels sont les «*tranquillisants*» qui la maintiennent dans sa léthargie. Telle qu'elle est pourtant, elle reste un cadre parfaitement calqué sur l'activité du pays dont elle épouse tous les contours, dont elle perçoit toutes les pulsations. Elle est un élément d'information irremplaçable! Pour qu'elle redevienne l'outil de combat qu'elle fut dans sa jeunesse, il suffit de la remettre en route.

L'organisation syndicale! Mais ce sont des hommes qui en constituent l'appareil, et comprendre ces hommes est essentiel pour qui veut la relancer dans la bataille. Là aussi il faut écarter l'image facile du méchant dirigeant livrant au patronat un monde ouvrier idyllique!

Le militant responsable, le bureaucrate, le bonze (tels sont les noms que l'on lui donne), est en général, et quelle que soit la centrale à laquelle il appartient un homme attaché à sa classe, dont sincèrement il veut la promotion, suivant l'idéologie qui est particulière naturellement. Son dévouement est sans limite et pour une rémunération somme toute médiocre et qu'il pourrait largement dépasser dans le privé, il assure une tâche considérable, harassante, dont on peut discuter l'efficacité mais dont on ne peut pas nier l'ampleur... Eh bien, c'est ce personnage curieux, qui occupe dans la société moderne une place particulière, qui est le frein du mouvement syndical.

Sur lui repose toute l'organisation, et lentement elle se désagrège entre ses mains! Comme la mère abusive étouffe l'enfant sous le lainage, l'étrangle de camomille, le détruit de prévenance, le militant responsable tue son organisation syndicale.

Le militant responsable marche vers l'avenir les yeux fixés sur sa feuille de cotisations, l'oreille collée contre la porte du bureau installé à l'étage supérieur de son organisation! Cette grève, elle sera impopulaire! Cette alliance pas comprise! Cette action préjudiciable au journal, ce rassemblement interdit! Nous allons faire le jeu de celui-ci, celui-là va nous quitter! La confédération... le secrétariat... la fédération... que vont-ils penser? Dans sa cervelle surchauffée d'indices, de chiffres, de décrets, de textes, de circulaires, les catastrophes à chaque instant se précisent...

Nous allons perdre des voix, un fauteuil de velours rouge, une entrée dans une antichambre! Le militant responsable appartient à Courteline. Pas d'aventure! Pour lui, agir, c'est d'abord maintenir l'organisation dans l'état où on la lui a remise. Le travail abrutissant auquel il se livre pour rester en contact avec une législation fluctuante lui interdit tout rapport avec la culture réelle. Il vit dans l'admiration et la crainte du technicien, de l'homme qui sait. Lorsqu'il s'assoit auprès de lui autour d'une table ronde, il se sent grandi, il a l'impression qu'il s'évade, et il s'évade réellement des luttes qui furent à l'origine de sa vie militante. Il discute et il croit fermement d'ailleurs que c'est de ces discussions que sortiront les solutions miracles qui permettront de laisser les choses en état et lui faciliteront le chemin vers une retraite bien gagnée. Cent fois, il se remettra en route sur la même voie sans issue - salaire, prix, prix, salaire - tant il redoute l'aventure révolutionnaire, non pas son contenu d'ailleurs! Il l'est resté, lui, révolutionnaire, le dimanche! car les jours de semaine il se veut réaliste, de ce réalisme à la petite semaine qui consiste à mettre éternellement ses pas dans les pas qui sillonnent le chemin qui ne mène à rien. Le militant responsable étouffe l'organisation syndicale qui, politisée, statique, a perdu la confiance des masses.

Les masses? Dans le passé, l'organisation syndicale a voulu grouper tous les travailleurs. Elle fut énorme, confortable, et sans lui consentir d'autres sacrifices que sa cotisation, les travailleurs ont attendu d'elle qu'elle règle tous leurs problèmes.

Aujourd'hui, considérablement amaigrie, morcellée, elle est incapable de jouer ce rôle et les masses, habituées par elle à la facilité, ne comprennent plus!

Les masses rebutent à l'effort dont elles s'étaient déchargées en acquittant le prix du timbre. Emberlificoté dans ses crédits, ses loisirs, ses commodités, le travailleur qui voit sa médiocre tranquillité remise en question s'inquiète. Il est sans ressort, sans énergie; sa révolte devant l'événement dépasse difficilement le coup de gueule. Il se sent ligoté par les avantages parallèles que le militant responsable lui a obtenus et qui lui masquent la dégradation de l'essentiel et le collent à son entreprise. Il est probable que, suivant une des plus néfastes de ses traditions, il ne se décidera à réagir qu'accumulé le dos au mur dans les conditions les plus mauvaises pour livrer le combat.

On l'a outrageusement flatté et on le flatte encore. On lui rend là un mauvais service. Non, l'ouvrier n'est pas la victime de la bureaucratie syndicale, il est son produit! C'est la raison qui explique que les masses, ou tout au moins celles qui ne sont pas encore démobilisées, se reconnaissent parfaitement dans Frachon, dans Bothereau et dans quelques autres.

Le 13 mai, les organisations syndicales et les masses qui les suivent encore ont livré un «*baroud*» d'honneur avant de se rallier plus ou moins ouvertement à un régime qui garantissait aux unes leur continuité, aux autres une tranquillité qui est une chaîne difficile à briser. Leur comportement est l'exacte image du mouvement ouvrier actuel et il faut l'avoir constamment en tête si l'on veut peser sur les événements! Et pour cela il faut poser les problèmes clairement en laissant de côté les litanies qu'on nous a enseignées dans les paroisses où chacun dans notre particulier, nous faisons nos Pâques.

Les conquêtes ouvrières sont en danger! Toute perspective d'évolution du monde du travail est bouchée. L'organisation syndicale bloquée, la classe ouvrière affaissée, héberluée, désemparée. L'opposition politique, englutinée dans les parlements, ne cherche à prendre dans ce régime qu'une place qui satisfasse ses appétits de pouvoir. En face, l'Etat, dégagé de la menace ouvrière, joue son rôle qui consiste à gérer les intérêts des classes dominantes. L'armée arbitre dans le pays, la police dans la rue. L'Eglise cautionne l'agression, le patronat fortifie le palier sur lequel il a décidé de contenir le monde du travail. Telles sont les réalités qu'il est inutile de se masquer.

L'instant est grave, peut-être décisif. L'effondrement du mouvement ouvrier n'est peut-être pas l'effondrement du pouvoir d'achat - pour maintenir le troupeau, le bouvier garnit le râtelier -, mais l'effondrement du mouvement ouvrier mettra un terme aux raisons d'exister du syndicalisme. Il le ravalera à la hauteur du syndicalisme américain dont on permet qu'il s'occupe des assiettes, mais auquel on interdit la cuisine. Il mettra fin à son grand rêve de dignité humaine pour lequel des milliers d'être que nous aimons et qui ont été nos maîtres sont morts.

L'heure du syndicalisme révolutionnaire est venue. Et c'est toujours aux instants tragiques de l'histoire qu'elle vient. Le drame qui couve, les colères qui éclatent, les voiles qui se déchirent, voilà les faits qui seuls peuvent jeter l'homme au-delà des routines.

Le mouvement syndicaliste révolutionnaire l'a bien senti. C'est lorsque tous les expédients sont épuisés que la Plaine doit céder la place à la Montagne, et c'est pourquoi, venant de Bretagne, de Gironde, du Centre, du Nord, du Dauphiné, des militants syndicalistes révolutionnaires responsables à l'échelon des syndicats, des entreprises, des U.D., appartenant à des Centrales syndicales différentes, se sont réunis autour de leurs camarades parisiens pour examiner d'urgence les décisions que la situation impose.

La faillite de l'organisation syndicale, la veille de la guerre de 1940 avait laissé à chacun un goût de cendres. La libération avait vu se reconstituer le mouvement syndicaliste révolutionnaire. Composé de jeunes, s'inspirant du mouvement ouvrier des temps héroïques, mais sans grandes liaisons, sans confiance excessive envers les survivants d'une époque qui avaient assisté dans un temps très court à l'apogée puis à l'effondrement du syndicalisme, il s'était donné une structure. Dans les périodes à la fois

burlesques et tragiques qui suivirent la libération, la *Fédération Syndicaliste* qui en était issue fut la seule et véritable opposition dans une C.G.T. dont les étranges mots d'ordre sont encore dans toutes les mémoires. Puis, travaillés par des anciens auxquels les événements n'avaient rien appris et qui conservaient une profonde influence sur les jeunes, la *Fédération Syndicaliste* éclata.

La scission syndicale devait trouver les syndicalistes révolutionnaires divisés. Dans chacune des organisations syndicales alors existantes, une minorité révolutionnaires se créa, se chercha et ce fut ce rassemblement solide autour du journal «*L'Unité*», qui pendant plusieurs années assura la cohésion de nos efforts. Par le nombre de ses adhérents comme par la qualité de son journal, ce mouvement qui n'était plus une chapelle, mais un mouvement rassemblant des militants responsables, se désagrégea. On peut attribuer cet effondrement à l'indifférence, voire à la méfiance de certains groupes révolutionnaires qui refusèrent de le soutenir, à des difficultés financières, à l'imprudence des militants grisés par le succès et qui y introduisirent des éléments réformistes qui précipitèrent la débâcle. A d'autres raisons aussi, dont nous reparlerons.

Malgré ces échecs, et quelques autres encore, le mouvement syndicaliste révolutionnaire ne perdit jamais le contact et c'est spontanément qu'on le vit se reformer le 13 mai devant le coup d'Etat militaire.

Quinze ans ont passé, les hommes ont mûri. Le syndicalisme révolutionnaire n'a cessé de se développer. Il a conquis un peu partout des positions importantes. Mieux, il a rompu le cercle dans lequel les politiciens prétendaient l'enfermer. Dans les luttes, il a été partout présent et ses militants ont été portés à la responsabilité par la confiance des syndiqués, malgré le savant barrage dressé contre eux par la bureaucratie en place. A travers les événements, il a su sauver sa cohésion. Les liens qui unissent ses militants par-dessus les étiquettes des Centrales sont profonds, forgés par quinze années de combats communs. Aucune divergence n'a pu entamer le syndicalisme révolutionnaire.

Mais, s'il est resté lui-même, le syndicalisme révolutionnaire s'est profondément transformé. Les combats l'ont mûri. La réflexion a remplacé les élans de jeunesse dont tous ne furent pas payants. Il place aujourd'hui les problèmes hors de l'absolu. Il a appris à connaître les êtres et les choses. Il est majeur et il est resté étroitement soudé. C'est son originalité... Loin de le diviser, les épreuves ont resserré les liens qui unissent entre eux les militants. C'est peut-être la première fois que le syndicalisme offre l'exemple d'un mouvement qui, composé de familles spirituelles diverses, s'est affermi au cours de longues années de luttes qui ne furent pas toutes des succès. C'est un capital extraordinaire! c'est la dernière chance du syndicalisme.

Les nuages s'accumulent. Le désarroi du mouvement ouvrier ouvre les portes à l'aventure. Le syndicalisme révolutionnaire va à nouveau se rassembler pour reconstruire l'organisation ouvrière, recréer un prolétariat conscient de sa force et décidé à tourner une page de l'histoire des civilisations. Et devant cette tâche qui conditionne l'avenir d'une classe qui fut servie, puis promise à l'organisation du monde, chacun d'entre nous se pose la question brutale et nette: COMMENT?

(Suite et fin au prochain numéro)

Maurice JOYEUX.
